

ERMENS (*Paul-Charles*), Vice-Gouverneur général du Congo belge, Lieutenant général, Commandant en chef de la Force publique (Bruxelles, 8.6.1884 - Bruxelles, 1.11.1957).

Lorsqu'il était en habits civils, on sentait percer en lui le militaire. Quand on le voyait revêtu de la tenue, on ne pouvait s'empêcher de penser que ce soldat devait avoir plus d'une corde à son arc. Qu'il devait être capable d'assumer bien d'autres fonctions. A condition toutefois qu'elles fussent officielles. On l'imaginait mal faisant des affaires et gagnant de l'argent. Visiblement, il était fait pour servir l'Etat. C'est ce qu'il accomplit sa vie durant, y compris le temps de sa retraite. Il le fit, tantôt sous les armes, tantôt haut fonctionnaire, avec une distinction, un dévouement, une efficacité exemplaires.

L'homme précisément frappait par une grande distinction naturelle. Toujours courtois et maître de soi; attentionné et précis. Il connaissait ses affaires, les exposait avec clarté. Ses opinions étaient fondées sur une réflexion sérieuse, des études complètes. Lorsqu'il n'en avait pas, il le disait ou se taisait. Jamais il ne se serait hasardé à exprimer un avis à la légère. Dans le monde, il était parfaitement à l'aise, ne cherchant pas à briller mais exerçant un charme auquel peu étaient insensibles. Sa conversation était plaisante et souple, souvent saupoudrée d'un humour savoureux. Il parlait bien. Son langage était châtié et pur. Il semblait couler de source au point que, chez lui, le verbe surpassait en qualité les écrits.

Cependant, en cet homme dont les talents étaient divers, ce qui dominait était un sang-froid à toute épreuve. J'ai beaucoup travaillé avec lui. A ses côtés et aux côtés de M. Ryckmans, j'ai été le témoin d'événements graves et connu des situations angoissantes. Jamais je n'ai vu le général Ermens énervé ou tendu. Il exposait les dangers, exprimait ses craintes, préconisait des mesures, comme il l'eût fait à propos de questions anodines. Puis, les décisions prises, il veillait à leur exécution avec un flegmatisme sens pratique. On aurait pu, par moments, se demander s'il manquait de sensibilité. Le doute ne durait pas. Il était aussitôt balayé par le souci que montrait le Général d'organiser les choses, quelles que soient les circonstances, de manière que les hommes ne souffrent qu'aussi peu que possible. Les Noirs autant, sinon plus que les Blancs. S'il demeurait toujours calme, c'est simplement qu'il avait des nerfs d'acier.

Je n'ai jamais pu apprécier dans quelle mesure cela découlait de son tempérament, à quel point il lui fallait se faire violence. De 1935 à 1946, il exerça auprès du Gouverneur général les fonctions de Vice-Gouverneur général assistant. Les caractères étaient assez différents et pourtant il n'y eut, malgré parfois leurs divergences de vues, aucun conflit entre eux.

Des exemples qu'on pourrait citer, datant de l'après-guerre, montrent à quel point il était difficile, à ce niveau suprême de l'administration coloniale, d'aboutir à ce que les hommes s'entendent. Dans le cas présent, la discipline que s'imposa le général Ermens arrondit souvent bien des angles. Et je crois, tout compte fait, qu'en dépit des habitudes que son métier sous les armes avait dû lui faire contracter, il dut quelquefois ronger son frein.

Sorti de l'école militaire en 1903, il est affecté au régiment des Grenadiers. En 1912, il rejoint la mission de délimitation des frontières qui opère dans le sud du Katanga. La

guerre de 1914 l'y surprend et il s'engage dans les troupes coloniales. Son chef, qui plus tard deviendra l'un de ses meilleurs amis, est le major Olsen. Nommé capitaine-commandant le 4 août, il va prendre part aux campagnes d'Afrique et aux combats livrés dans l'Est africain. Il commande le III^e bataillon de la Force publique et est cité à l'ordre du jour des troupes: « Pour la vigueur, la décision et le sang-froid dont il a fait preuve dans le commandement de son bataillon au combat de Nyawiogi, le 12 juin 1916. » Il est nommé chevalier de l'Etoile africaine.

En 1918, il passe au Grand Quartier général à Ujiji et devient chef d'état-major des troupes coloniales dans l'Est africain. De 1920 à 1925, il commande le Groupement du Katanga. Et bientôt il atteint le sommet de la hiérarchie militaire: il est investi du commandement en chef de la Force publique et devient général.

En 1930, un conflit éclate entre lui et le Gouverneur général Tilkens qui projette de réorganiser les forces armées selon un plan et des modalités que le général Ermens désapprouve. Il donne sa démission et retourne en Europe. Il reprend du service en Belgique mais garde la nostalgie de l'Afrique. Sa connaissance des questions congolaises, son expérience, les hautes qualités dont il a fourni bien des preuves, justifient qu'on le rappelle. En 1932, on le nomme vice-gouverneur général et on lui confie l'administration de la Province du Congo-Kasai. Puis, en 1935, il devient l'assistant du gouverneur général Ryckmans. Il restera à ce poste, malgré, pendant la deuxième guerre mondiale, un retour au commandement en chef de la F.P., jusqu'à la fin de sa carrière.

Dès lors, son activité et ses soucis, ses réussites et ses échecs se confondent avec ceux de Pierre Ryckmans dont nous avons rédigé ailleurs la biographie. Le lecteur peut, s'il le désire, s'y référer.

Cependant, le 1^{er} janvier 1941, le ministre des Colonies qui se trouve au Congo, le prie d'assumer à nouveau le commandement en chef de la Force publique dont il s'était démis dix ans plus tôt. Investi d'une double charge — car il garde celle de vice-gouverneur général — le général Ermens fait savoir aussitôt de quel bois il se chauffe: « Il n'y a plus de place dans nos rangs pour les timorés et les tièdes, pour les chèvre-choutistes et les combinards, pour les égoïstes et les sceptiques. Depuis le 10 mai 1940, notre choix est fait, notre devoir est clair et tous, nous l'accomplirons. »

Un mois plus tard, constituées en un premier corps expéditionnaire, les troupes coloniales belges franchissent la frontière du Soudan. En un long et harassant voyage, elles se dirigent vers l'Ethiopie, à la rencontre des armées italiennes. Et bientôt ce sont, en conjonction avec les forces britanniques, le 11 mars, la bataille et la victoire d'Asosa; le 23 mars, la prise de Gambela et enfin, après l'attaque belge contre Saïo, la reddition, le 3 juillet 1941, entre les mains du général Gillaert, de toutes les forces italiennes du Galla-Sidamo: neuf généraux, trois cent soixante-dix officiers, quinze mille hommes avec leurs armes, leur matériel et leur charroi.

En 1942, un nouveau corps expéditionnaire est constitué et part pour la Nigérie. Il s'agit de faire face au danger qui pourrait surgir du Dahomey et du Togo. Toutefois, les débarquements alliés en Afrique du Nord détournent la menace et rendent les troupes belges inutiles à l'endroit où elles se trouvent.

En 1943, le général Ermens s'étant rendu au Caire pour y rencontrer le Commandant en chef britannique pour le Moyen-Orient, discute avec celui-ci les détails d'une nouvelle

coopération entre les troupes anglaises et celles de la Force publique. Le général Sir Henry Maitland Wilson confirme par écrit que « c'est la ferme intention du Haut Commandement interallié d'utiliser le Corps expéditionnaire colonial belge à des opérations de guerre actives en Europe, en conjonction avec les troupes britanniques et dans les mêmes conditions que celles-ci. » Les Belges exultent et quittent la Nigérie, l'enthousiasme au cœur. Ils doivent gagner le Moyen-Orient par la mer et, passant par Cape Town où ils défilent, ils arrivent en Egypte. Quant au charroi, en une randonnée de six mille kilomètres, il va rejoindre le Caire par la route. Dans un ordre parfait, il traverse l'Afrique de part en part. Il passe par l'Afrique équatoriale française, les sables du Soudan anglo-égyptien et le désert de Nubie. Cet exploit, que personne ne considérait possible, rehausse encore le prestige de la Force publique et de ceux qui la composent. Ceux-ci vont cependant, une fois de plus, être déçus. Après une longue attente en pays étranger — au cours de laquelle, vivant d'un espoir fondé sur de formelles promesses, ils se préparent aux combats qu'ils auront à livrer pour la libération de l'Europe et de la Belgique — on leur annonce finalement, en juillet 1944, qu'on renonce à leur intervention. Les raisons de cette volte-face sont, jusqu'ici, demeurées mystérieuses. A travers tout le Congo, le désappointement est profond. Le Corps expéditionnaire n'a plus qu'à rentrer au pays. Pour la deuxième fois, le général Ermens se démet du commandement de la Force publique.

Convaincu semble-t-il que, si le Gouvernement avait suffisamment insisté, on aurait évité cette grave déconvenue, il n'en poursuit pas moins son travail. On le voit, tandis qu'il exerce ses fonctions d'assistant du gouverneur général, susciter des initiatives patriotiques, provoquer ou soutenir des entreprises qui visent à favoriser l'épanouissement intellectuel, moral et physique des Congolais. Enfin, lorsque, la guerre finie, l'heure de la retraite sonne, on se réjouit de le voir accepter la présidence du Fonds du bien-être indigène.

Aucune tâche ne peut mieux lui convenir. Elle lui permet de rester proche des avenues du pouvoir et de l'intérêt général; elle lui évite d'avoir à fréquenter peut-être les coulisses des affaires. Premier président du Fonds, il lui est loisible de l'organiser suivant les formules efficaces dont il a le secret; de lui inculquer, dès le départ, l'esprit et les méthodes qui conviennent. Mais surtout, sa vie demeure vouée aux populations les plus déshéritées vers lesquelles son cœur l'a toujours incliné: celles de la brousse et des milieux coutumiers.

Puis viendra, lorsqu'il atteindra sa soixante-dixième année, l'heure d'une deuxième retraite et, pour clore une vie belle et pleine, celle d'une mort édifiante.

Aux grandioses funérailles qu'on lui fit, le 5 novembre 1957, le baron de Vleeschauwer, le ministre qui au début de la guerre lui avait à nouveau confié la Force publique, lui rendit un dernier et solennel hommage. Il rejoint et complète ce qu'on a lu plus haut:

« Il était d'un caractère ferme, comme le roc sur lequel on peut bâtir. Il avait des convictions profondes, raisonnées et partant, solides. Il ne s'extériorisait pas avec emphase et ne se livrait jamais à des discussions oiseuses. On examinait les éléments d'une situation ou d'un problème: il y mettait une objectivité parfaite et une clarté de vision qui rendaient la décision aisée et plus sûre. On pouvait se fier à lui, lui confier les missions les plus délicates... il était d'une discrétion absolue et on avait d'avance la certitude qu'il agirait avec un

sens aigu des responsabilités, avec le courage nécessaire, et en ne s'enchevêtrant pas de considérations accessoires ou subordonnées. Ayant la trempe d'un vrai chef, il était un collaborateur précieux au sommet et agissait en chef dans les larges limites des pouvoirs qu'il exerçait directement. »

Tel était ce militaire et ce civil de haut parage. Mais il était aussi un homme de scrupule et de méditation que sa longue expérience avait conduit à réfléchir aux fondements et aux devoirs de la colonisation. Il disait: « Il faut que les indigènes sentent que nous leur voulons du bien... La paix ne règne pas longtemps lorsqu'on l'impose à coups de fusil...

On sait que l'occupé n'aime pas l'occupant. *Nous devons nous rendre tolérables.* » Et plus tard: « Il nous faut des cadres africains. Les Noirs sont capables de commander des pelotons. Il faut en recruter au grand choix et leur donner une formation accélérée. L'important c'est qu'il y ait des chefs militaires noirs. »

L'usure du pouvoir fit que le seul moment de sa vie sans doute où on le critiqua se place dans les derniers temps de sa présence en Afrique. On ne savait au juste ce qu'on lui reprochait. Simplement, on éprouvait qu'il était là depuis trop longtemps... Ceux qui le connaissaient bien s'interrogèrent entre eux. En ces jours ultimes d'une longue collaboration ou d'un service sous ses ordres, chacun estima qu'il avait été, en tout, un personnage éminent et exemplaire.

Publications: L'effort de guerre de la Force Publique du Congo Belge (Revue *Zaire*, Bruxelles, janv. 1947). — Hommage au Lieutenant-général baron Tombeur de Tabora (Institut Royal Colonial Belge, *Bulletin des séances*, 1948, 2). — La question sociale (*Bulletin de la Société royale belge des Ingénieurs et des Industriels*, Bruxelles, avril 1949). — Le Fonds du Bien-Etre Indigène (Liège, *Revue de la Société belge d'Etudes et d'Expansion*, nov.-déc. 1950). — Mission de la Force Publique (Bruxelles, *L'Armée, la Nation*, 1 janv. 1953). — Le problème du Commandement au cours de la campagne d'Abyssinie (Bruxelles, *Revue Congolaise Illustrée*, sept. 1956).

20 mars 1972.

L.A. Pétilion.

Sources: D. Denuit, *Le Congo, champion de la Belgique en guerre*. Editions F. Van Belle, Bruxelles. — D.D., *La rentrée en Belgique du Général Ermens*. Le Soir, Bruxelles, 29.V.1946. — Carl Goebel, *Le général Ermens, Vice-Gouverneur général du Congo*. Le Face à Main, Bruxelles, 1.VI.1946. — *Le lieutenant-général Paul Ermens, le plus civil des militaires et le plus militaire des vice-gouverneurs généraux du Congo*. Pourquoi Pas? Congo. Léopoldville, 23.VII.1951. — *** *Le Général Ermens et l'Officier noir*. Le Courrier d'Afrique, Léopoldville, 22.II.1957. — D.D., *Comment furent résolus les problèmes du commandement de la campagne d'Abyssinie*. Le Soir, 27.VII.1957. — *** *Le Général Ermens est décédé*. Courrier d'Afrique, Léopoldville, 4.XI.57. — *** *Les junérailles du Général Ermens*. Agence Belga, Bruxelles, 5.XI.57. — Janssens, E.: *Le lieutenant général Paul Ermens*. *Bulletin militaire*, Léopoldville, décembre 1957. — *** *In memoriam: le lieutenant-général Ermens*. (*Revue congolaise illustrée*, Bruxelles, décembre 1957, pp. 22-27, photos).